



L'Attentat

Libanais, de Ziad Doueiri, avec Ali Suliman, Reymonde Amsellem, Evgenia Dodina.



Ziad Doueiri est, au Liban du moins, un réalisateur très surestimé. Si *West Beyrouth* n'est pas sans charme, il se laisse aller à la facilité d'aborder la guerre civile libanaise sous l'angle unique de la cocasserie débonnaire. Sur *Lila dit ça*, contentons-nous de jeter sur lui un voile pudique... Avec *L'Attentat*, c'est rebelle : beaucoup de bruit pour rien. Alors oui, le film a été interdit au Liban et dans les 22 pays de la Ligue arabe. Certes, il ne s'agit pas de faire l'éloge de la censure mais, Israël et le Liban étant en guerre et une loi de 1955 interdisant aux citoyens libanais de se rendre en Israël, le réalisateur devait s'attendre à quelques difficultés dans la projection et la diffusion. Il y a répondu par une navrante maladresse (vantant dans la presse la supériorité des techniciens israéliens sur ceux du

Liban) et une irritante arrogance (déclarant que son film n'avait aucun « défaut artistique »). Mais de quoi s'agit-il ? L'argument est faussement simple : dans un restaurant de Tel-Aviv, une femme fait exploser une bombe qu'elle dissimule sous sa robe de grossesse. Toute la journée, le docteur Amine Jaafari, Israélien d'origine arabe, opère les nombreuses victimes de l'attentat. Au milieu de la nuit, on le rappelle d'urgence à l'hôpital pour lui annoncer que le kamikaze est sa propre femme. Refusant de croire à cette accusation, Amine part en Palestine pour tenter de comprendre. Passons sur l'effarante naïveté politique (ou peut-être une sorte d'opportunisme retors) qu'il y a à ne se servir du conflit israélo-palestinien que comme loupe pour grossir le poids émotionnel d'une histoire d'amour. Non, ce qu'il y a de plus agaçant ici, c'est la posture humaniste (genre « les raisons de cette femme sont mystérieuses, respectons ce mystère »), sans cesse contredite par une écriture scénaristique et une syntaxe cinématographique qui disent tout le contraire, qui disent qu'au fond tout s'explique. Pour masquer son absence de point de vue (et sur le conflit et sur son personnage), Doueiri, qui semble faire joujou avec la steadicam, prétend à l'exploration atmosphérique et sensorielle d'une subjectivité. Bref : une aubaine médiatique, un désastre artistique.

A. B.